

est celui de savoir si les méthodes dites et prétendues «naturelles» en matière d'enseignement des langues mais qui me semblent gagner du terrain aussi en d'autres domaines, au détriment de l'analyse et de la décomposition logique des matières enseignées, produisent éventuellement des conséquences négatives sur la capacité de bien apprendre et de bien manier le français.

\*  
Il est temps de conclure. Prédire à la francophonie un avenir qui restitue le français sur le trône célébré par Rivarol serait manifestement donner dans une flatterie malhonnête. Il me semble toutefois que l'avenir offre des possibilités qui méritent d'être très soigneusement étudiées – pour être éventuellement rejetées. Car, l'expansion n'est pas toujours le bonheur.

Sur un point très précis, je voudrais, en ami, et ami de très longue date – je me permets de rappeler la conférence que j'ai donnée il y a dix ans à Stockholm sous la rubrique «Histoire d'amour: mes rapports avec la langue française»<sup>1</sup> – donner un conseil. Déjà Rivarol parlait du danger que comportait l'*affectation*. Chassé, ou du moins exposé à la concurrence, dans le monde de la politique, des affaires et de la science, le français a été un peu trop choyé dans certains milieux mondains et quasi-intellectuels. Sa réputation en a souffert. C'est la responsabilité des enseignants de veiller à ce que le français, langue intellectuelle au sens sévère, strict et élevé du mot – langue *janséniste*, si vous me comprenez – soit remis en honneur. Il ne faut pas que la langue de Pascal dégénère en un patois de demoiselle de pension et de marquis de comédie.

Les possibilités d'expansion, donc, pour finir... Il me semble que ceux qui sont responsables de l'avenir du français – je vous fais grâce de toute tentative pour les définir – doivent étudier très soigneusement ce qui est arrivé à la langue universelle d'aujourd'hui, à la *lingua franca*, à la langue victorieuse, bref à l'anglais. J'ajoute que cette langue singulièrement noble et riche m'est également très chère. J'ai eu l'occasion de la cultiver à Cambridge dans ma jeunesse, et je n'hésite pas à lui accorder une très grande place dans mon cœur. Or – et que les responsables de la francophonie y réfléchissent longuement – l'anglais des grandes conférences, du tourisme, de la diplomatie, des médias est un idiome exécrationnel, une caricature vulgaire, un mylord en haillons, un gentleman devenu apache... Les Français veulent-ils reconquérir la position de 1784 à ce prix, que les Anglais ont dû payer, souvent malgré eux? J'en doute fort.

<sup>1</sup> Conférence publiée dans *Moderna Språk*, n° 1, 1986, pp. 33-45

## Deux fables de Jean de La Fontaine

En 1668 paraît à Paris un recueil de *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*. Par ce titre modeste, le poète se présentait comme le continuateur des fabulistes anciens, Esope et Phèdre. «J'ai considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le gout... On ne considère en France que ce qui plaît: c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule.» (*Préface*).

Il faut lire les fables d'Esope pour mesurer à quel point La Fontaine reste original et personnel en imitant. Voici une traduction de la fable *Le Vieillard et la Mort* qui a inspiré à La Fontaine *La Mort et le Bûcheron*:

Un jour, un vieillard, ayant coupé du bois et le portant sur le dos, faisait une longue route. Fatigué par la marche, il déposa son fardeau et il appelait la mort. La mort parut et lui demanda pourquoi il l'appelait. Le vieillard répondit: «Pour que tu me soulèves mon fardeau.» Cette fable montre que tout homme est attaché à la vie, même s'il est malheureux.

Voici ce qu'en fait La Fontaine:

### La Mort et le Bûcheron

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,  
Le créancier et la corvée  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.  
«C'est, dit-il, afin de m'aider  
A recharger ce bois, tu ne tarderas guère.»  
Le trépas vient tout guérir;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes:  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.

Boileau (1636–1711), trouvant la fable «languissante», l'a refaite à sa façon:

**La Mort et le Bûcheron**

Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,  
 Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,  
 Marchait en haletant de peine et de détresse.  
 Enfin, las de souffrir, jetant son fardeau,  
 Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,  
 Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.  
 La Mort vint à la fin. «Que veux-tu?» cria-t-elle.  
 «Qui? Moi!», dit-il alors, prompt à se corriger,  
 «Que tu m'aides à me charger.»

*Poésies diverses, 1670*

Une fable dont la morale a été beaucoup critiquée est celle-ci:

**La cigale et la fourmi**

La cigale ayant chanté  
 Tout l'été  
 Se trouva fort dépourvue  
 Quand la bise fut venue:  
 Pas un seul petit morceau  
 De mouche ou de vermisseau.  
 Elle alla crier famine  
 Chez la fourmi sa voisine,  
 La priant de lui prêter  
 Quelque grain pour subsister  
 Jusqu'à la saison nouvelle:  
 «Je vous paierai,» lui dit-elle,  
 «Avant l'août, foi d'animal,  
 intérêt et principal.»  
 La fourmi n'est pas prêteuse,  
 C'est là son moindre défaut:  
 «Que faisiez-vous au temps chaud?»  
 Dit-elle à cette empreuse. –  
 «Nuit et jour, à tout venant  
 Je chantais, ne vous déplaie.»  
 «Vous chantiez? J'en suis fort aise,  
 Eh bien, dansez maintenant.»

Jean Anouilh (1910-91) s'est amusé à refaire la fable de cette manière:

La cigale ayant chanté  
 Tout l'été  
 Dans maints casinos, maintes boîtes,  
 Se trouva fort bien pourvue  
 Quand la bise fut venue  
 Elle en avait à gauche, elle en avait à droite  
 Dans plusieurs établissements.  
 Restait à assurer un fécond placement.

1962

Pour La Fontaine, comme pour tous les classiques français, l'invention n'est pas dans la matière, mais dans la manière.

NELSON GONZALEZ ORTEGA

Teatro contemporáneo

## Teatro y sociedad en Hispanoamérica: Historias para ser contadas de Osvaldo Dragún

Nelson González Ortega analizarer här ett av den argentinske dramatikern Osvaldo Dragúns främsta verk, *Historias para ser contadas*, från 1957, som ansluter till den brechtianska teaterformen och det absurda dramat men ytterst bygger på traditionen från den italienska commedia dell'arte. Nelson González Ortega doktorerade 1992 vid Universitet i Wisconsin-Madison, USA, på en avhandling om den litterära utvecklingen och historiebegreppet i Colombia.

El teatro hispanoamericano de la segunda mitad del siglo XX se distingue, en gran medida, por la actitud de crítica social que articulan los autores en sus textos dramáticos. Los dramaturgos argentinos Carlos Gorostiza, Agustín Cuzani y Osvaldo Dragún, en sus respectivas obras *El puente* (1949), *El centroforward murió al amanecer* (1955) e *Historias para ser contadas* (1957), emplearon en la década de los cincuenta temas y técnicas teatrales que renovaron completamente la dramaturgia hispanoamericana contemporánea. Los dramas más conocidos de estos dramaturgos aparecieron después de la dictadura de Juan Perón (1946-1955). Uso el término "drama" para referirme al texto escrito y "teatro" para referirme a la puesta en escena de dicho texto.

El teatro de Dragún puede considerarse como simiente del teatro hispanoamericano contemporáneo por su intención explícita de re-inventar las estructuras dramáticas tradicionales y nacionales, por su adaptación de técnicas experimentales del teatro de *avant garde* europeo, por su planteo de conflictos de clase social y por su deseo de hacer que el espectador latinoamericano tome conciencia de la deshumanización del hombre en el medio urbano. Dado que Dragún, en *Historias para ser contadas*, epitomiza estas innovaciones técnicas y preocupaciones ideológicas, en el presente artículo estudio dicho drama a partir de las siguientes consideraciones básicas: a) En las *Historias* de Dragún, la incorporación de elementos dramáticos provenientes de la *commedia dell'arte* (i.e., la pantomima) facilita la comunicación eficaz del mensaje ideológico del dramaturgo, el cual no es otro que la denuncia de la situación alienante del hombre en la sociedad actual latinoamericana; b) El empleo en este drama de elementos del teatro brechtiano (i.e., el desdoblamiento del actor en personaje y la técnica de la extrañeza o distanciamiento para crear un *Verfremdungseffekt*) contribuye a la destrucción en la mente del espectador de la ilusión dramática. El armazón dramático brechtiano de las *Historias* impide la emergencia de sentimientos de